

important, dans une situation si nouvelle et si particulière.

* * *

Le plus récent progrès de l'art capillaire—c'est du moins ce que racontent les journaux—nous vient des Etats-Unis : il consiste à couper les cheveux au moyen de l'électricité.

L'appareil qui permet d'accomplir cette opération (nous empruntons ces détails à un journal américain) se compose simplement d'un fil de platine très mince tendu sur un peigne et relié par un cordon flexible à une source électrique quelconque. Lorsqu'on tourne un petit bouton adapté au manche du peigne, le courant traverse le fil, qui est aussitôt chauffé à blanc.

On passe alors le peigne à travers les cheveux du patient, qui sont coupés net par la brûlure, à l'endroit où il se trouve en contact avec le fil de platine.

Et l'on nous fait remarquer que ce procédé présente un très grand avantage : le bout de chaque cheveu est cautérisé à l'instant même ou il est coupé, de sorte qu'il ne se produit aucune déperdition de la substance huileuse dont le cheveu est plein ; circonstance évidemment très favorable à la force de la chevelure, à la santé du cuir chevelu, etc. Plus de têtes chauves !

Ajoutez à cela que l'appareil est d'un usage si facile que le premier amateur venu peut s'en servir sans études préalables.

NOS GRAVURES

MERCIER ET MCKINLEY

A propos de la démonstration solennelle qu'avaient organisée les clubs libéraux de Montréal, au tombeau de feu M. Mercier, dans l'après-midi du 1er novembre, nous donnons plusieurs vues du cimetière catholique Mont-Royal.

Nos gravures offriront une idée exacte de l'immense foule qui a pris part à ce pèlerinage du souvenir, de la magnificence des décorations au tombeau de cet homme d'Etat célèbre du Canada-français, de la vieille chapelle et du beau calvaire du cimetière de la Côte-des-Neiges.

Nous donnons aussi, dans une autre page, le portrait du major Wm McKinley, le héros du jour, qui vient d'être élu président des Etats-Unis, à une immense majorité, contre son concurrent démocrate, Bryan. C'est moins comme républicain encore, qu'à titre de champion de la monnaie de bon aloi—étalon d'or—soutenu par nombre de démocrates, que l'homme de Canton, comme on l'appelle—de la ville où il réside, dans l'Ohio—a remporté un si grand triomphe.

En tous cas, son succès a grandement réjoui, partout, le monde de la politique, du commerce et de la finance.

LES ÉMIGRANTS

Un réalisme amer prête à cette composition un caractère très émouvant. Par des procédés fort simples, rien qu'à placer dans un décor mélancolique ces deux types de l'humaine misère, le peintre évoque tout le drame poignant que vivent chaque jour tant de pauvres êtres, chassés par la nécessité de leurs foyers déteints, et fuyant par les interminables routes, vers d'autres pays où les attendent encore d'autres maux et d'autres angoisses, jusqu'à l'heure libératrice de la mort. A la considérer ainsi, cette page prend une plus haute portée, et devient mieux qu'une chose d'art en redisant la leçon grave du malheur.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Karoli, Yamaska.—Nous donnerons, un jour ou l'autre, ce joli tableau de la vie en famille.

Jacques S., Québec.—La nouvelle se lit bien, mais elle est longue et pourrait peut-être attendre longtemps son tour.

Hector Demers, Montréal.—Accepté, votre "Essai tragique."

Béatrice, G.—"Souvenir" aurait besoin d'être remis sur le métier, avant de pouvoir passer.

CHANT MORTUAIRE

*Lorsqu'entour de mon corps, d'où le souffle aura fui,
Les cierges jetteront leurs défaillantes flammes,*

Dites à Dieu, père des âmes :
" Il a beaucoup souffert, ayez pitié de lui ! "

*Lorsqu'au repos sans fin, que déjà je réclame,
Vous porterez mon cœur fatigué de souffrir,*

Dites au Dieu qui peut quérir :
" Il a beaucoup aimé, guérissez sa pauvre âme. "

*Lorsque pour mon cercueil, funèbres ouvriers,
Vous creuserez la terre avide de pâture,*

Dites au Dieu de la nature :
" Il fut humble ici-bas, donnez-lui vos lauriers ! "

*Lorsqu'avec un bruit sourd une motte de terre
Vous fera réfléchir sur ma fragilité,*

Dites au Dieu de vérité :
" Il a beaucoup pensé, donnez-lui la lumière ! "

PAUL GABILLARD.

CE QUE C'EST QUE LA MORT

—Ah ! mon cher mari, mon bon homme ! que je t'aime ! que je suis heureuse auprès de toi ! et comme je serais affligée si la mort, cette cruelle faucheuse humaine, venait t'enlever à mon affection et me privait pour toujours de tes douces caresses, de tes brûlants baisers, de ta présence si précieuse pour mon cœur, si sincèrement épris de toi !

Telles sont les paroles qu'avait prononcées, longtemps et souvent, une belle et jeune femme à son époux, qui la croyait réellement sincère dans ces épanchements affectueux et amoureux.

—Oui, répétait-elle encore avec tout le feu de son amour de jeune femme réellement éprise et dominée par ses sentiments affectueux ; oui, je t'aime autant qu'au jour de notre hymen, et, si tu mourais avant moi, je resterais toujours veuve inconsolable, et la mort, en te frappant, ferait deux victimes, car je mourrais aussi en te voyant expirer.

Chaque jour, entre deux baisers, la jeune femme faisait les mêmes promesses, répétait les mêmes paroles et jurait un amour éternel à ce mari trop crédule.

Je viens d'écrire un mot qui mérite explication : un mari trop crédule ; celui-ci le fut bien longtemps, mais, à la fin, il eut des doutes ; car il était de ceux qui n'ont pas foi en des serments, trop souvent répétés, d'amitié, d'affection et d'amour : car alors il les croyait peu sincères. Un jour, il voulut éprouver l'affection de son épouse, et au moment où elle répétait de nouveau : " Si la mort voulait te prendre, je me jetterais entre elle et toi, je ferais tant et si bien, qu'elle ne pourrait t'emporter qu'après m'avoir enlevée. "

Le mari, souriant, dit alors à sa chère moitié :

—Sais-tu comment est la mort ?

—Oh ! oui, répond la femme, c'est un grand squelette de femme, tout voilé de noir et portant dans ses mains une grande faux dont elle se sert pour trancher la vie des mortels, ses sujets !

—Ah ! mais non, ce n'est point là la figure de la mort, je puis te l'assurer, car je me suis trouvée en présence d'elle déjà à deux reprises différentes ! J'ai pu me convaincre que ce n'était point là le portrait de la grande faucheuse humaine ; cette description a été donnée par les poètes et leurs émules, les peintres, qui n'avaient jamais vu la mort en face comme je l'ai vue moi-même.

—Bonté de Dieu ! tu as vu la mort de si près ! Et moi j'étais en danger de te perdre, toi qui fais mon bonheur, qui charmes mon existence ! Mais comment donc as-tu pu faire une aussi importante découverte ?

—D'abord, reprit le mari, je la vis en Crimée, lorsque nous sommes allés infliger une si rude défaite aux Russes devant Sébastopol. Je fus fait prisonnier et enseveli pendant trois jours dans une citerne, d'où je ne sortis que par miracle et avec le secours d'un camarade à qui j'avais sauvé la vie ; je l'ai vue encore une seconde fois, lorsque j'ai été lancé par un bœuf dans une rivière et d'une hauteur de quatorze mètres au moins !

—Comme tu as souffert, mon pauvre homme ! Mais aussi tu es bien récompensé par l'affection que te porte ta petite femme qui ne vit que pour toi et par toi !

—Ma chérie, je vais te dire le grand secret que j'ai découvert en ces deux occasions mémorables de ma vie, mais garde ce secret pour toi, n'en parle jamais à personne ; il pourrait nous arriver malheur, si tu laissais courir ta langue, tandis que par un silence prudent nous sommes assurés que la mort ne pourra jamais nous atteindre et nous arriverons à la vieillesse, nous aimant comme tu m'aimes et je t'aime, et sans pouvoir être jamais séparés.

" La mort, dit le mari en baissant la voix, la mort ressemble exactement à une poule plumée ! " Si jamais j'étais malade et que tu visses entrer dans la maison un être semblable, méfie-toi, car il m'enlèverait à ta tendre affection ou t'emporterait loin de moi et de mon amour ! Oh ! je tremble de frayeur, rien qu'en pensant que tu pourrais être surprise et enlevée à mon sincère attachement ! "

Quelque temps après cet entretien, le mari alla chez le coquetier et lui acheta une poule qu'il eut soin de plumer, en cachette, toute vivante ; après quoi il la plaça dans une armoire. Il feignit ensuite de souffrir d'un grand mal de tête et alla se coucher.

C'était en hiver, la terre était couverte de neige, les glaçons pendaient aux gouttières des toits, les branches des arbres étaient dénudées de leur verdoyante parure, le vent était glacial, la pauvre femme pleurait auprès de la cheminée.

Tout à coup, son mari l'appelle, et lui ordonne de lui apporter le sucrier qui est dans l'armoire. Elle s'empresse d'obéir. Mais, jugez de sa frayeur, lorsqu'elle revient auprès du foyer, de voir une poule plumée se traînant vers le feu pour se réchauffer un peu. Elle se rappelle aussitôt les paroles de son mari : *La mort ressemble à une poule plumée.* Comme elle voit la pauvre bête se rapprocher d'elle, elle croit que sa dernière heure est venue. Elle ne pense plus à ses promesses et dit à la poule :

—Eh ! ne viens pas vers moi, je suis trop jeune, trop jolie ; mais va dans cette chambre, il y a mon mari, mon vilain mari, tu me débarrasseras de sa présence et j'aurai encore de beaux jours à couler, après avoir repris ma liberté. Je serai libre de choisir alors un mari qui me convienne mieux que celui que j'ai, qui est si bête, si laid, si peu aimable !...

Le mari, qui s'était levé en silence, entendit son oraison funèbre de la bouche de la femme qu'il avait crue si longtemps, lorsqu'elle lui faisait des promesses d'amour et d'affection.

Il se montra à sa femme, et n'eût pas des paroles de bonté pour sa moitié, je vous l'assure. Depuis lors, voilà un mariage qui est aussi d'accord que chien et chat.

La faute est peut-être au mari, mes lectrices seront sans doute de mon avis ; car j'ai pour principe qu'il ne faut pas chercher à connaître les pensées qu'une femme veut tenir secrètes : elles seraient toujours trop peu flatteuses pour les hommes.

Paul Calmet.

Armissan (France), 1896.

A NOS LECTEURS

Nous sentons le besoin de faire apologie à nos lecteurs pour l'insuccès avec lequel ont été rendues quelques unes de nos gravures du précédent numéro.

Celle de la première page a manqué, mais c'est particulièrement pour la jolie composition de notre jeune artiste canadien, M. Gill, en neuvième page, que la gravure a été loin de rendre justice au talent déployé par le compositeur.

Nous n'avons d'excuse que notre bon vouloir, mal servi par les circonstances. Nous tâcherons de faire mieux, à l'avenir ; et nos lecteurs savent tous si nous avons coutume d'y réussir.